

Présentation du livre de Anne DUFOURMANTELLE

« La sauvagerie maternelle »

par Gerard POMMIER

Je vais donc dire un petit mot de présentation du livre d'Anne Dufourmantelle que j'ai, pour la circonstance, lu une deuxième fois. Deuxième fois qui, non seulement, résiste bien à cette seconde lecture, mais permet surtout de dégager un axe qui m'est, en quelque sorte, apparu au fur et à mesure que je lisais. Cette idée me revenait, comme ça : le réel est toujours jeune. C'est dire quelque chose qui me bouscule dans mes propres certitudes, dans mes propres théories spontanées que je m'élabore, que j'essaie de construire pour assurer ce que je fabrique toute la journée. Donc, à la lecture de ce livre, quelque chose de ce mot : jeune, au sens où, si vous voulez, Freud est toujours resté dans ce rapport jeune à sa propre théorie et cette idée m'est venue au moment de prendre quelques notes pour ce que j'allais dire ce soir.

Voilà le livre d'une jeune analyste, je lui souhaite de le rester toujours, c'est-à-dire dans ce rapport-là de découverte où il y a, non seulement cette réinvention de la psychanalyse qui tombe juste, mais qu'elle tombe juste alors même que les prises de positions théoriques - parce qu'on est toujours guidé par une théorie - alors même que cette théorie n'est pas encore vraiment mise en forme. On la trouve sous un ordre dispersé qui se solidifie au fur et à mesure que le travail se fait. Il y a beaucoup d'importance, d'intérêt à cette forme qui, pour ma part, m'a bousculé sur quelques points précis. Je vais dire lesquels tout à l'heure, sur des points qui me semblaient relativement assurés. Donc, un rapport très particulier à la théorie, une praxis de la théorie en liaison avec la clinique, en liaison constante, un rapport qui, à la fois, évite complètement la langue de bois, très peu de citations, très peu de référence à nos chers maîtres, bien qu'ils soient toujours présents comme axe de réflexions, de même que la dimension littéraire n'est pas plus appuyée que ce que nécessite l'objet lui-même. Ça fait déjà pas mal de dégagements quant à ce rapport à une avancée dans l'inconnu, dans ce que, manifestement, l'auteur ne sait pas encore lui-même, dans ce que nous ne savons pas, nous, le lisant et ce qui reste d'ailleurs ouvert aussi bien à la fin du livre sur quelques questions. Ce que pour ma part je considère comme une qualité à laquelle nous oblige la clinique.

Ce que je vais dire maintenant n'est plus tout à fait de mise parce que parler de clinique il y a une vingtaine d'années, il fallait vraiment se bagarrer pour faire passer le fait de parler de clinique. Il fallait faire assaut de légitimité en citant Freud par exemple, les premières pages de Dora où Freud considérait comme une lâcheté le fait de ne pas faire état de ce qu'on fabrique, de ne pas rendre compte de ce qu'on fabrique avec les précautions nécessaires naturellement. Je dirais que toutes ces qualités formelles me permettent de présenter quelque chose de tout à fait important qui est évité, qu'aurait pu faire craindre le caractère un peu assuré, un peu affirmé du titre : la sauvagerie maternelle.

C'est dit de façon très assurée alors que, dans le démontage lui-même qui se fait à travers les histoires cliniques, on voit bien que ce développement n'est absolument pas linéaire. Je veux dire qu'il met en évidence l'oxymore, bien que ce soit parfois un oxymore dispersé, oxymore figure majeur de l'inconscient, la contradiction, contradiction présentée, parfois en des points tout à fait différents du texte. On est presque soulagé de voir l'aspect opposé à quelque chose qui avait été, peut être, affirmé un petit peu vite dans certains endroits. Par exemple, ce qui est amené de manière oxymorique, presque tout de suite, et qui permet de casser la linéarité du titre, c'est la précision sur ce qu'il y a de sauvagerie dans la sauvagerie maternelle.

Le maternel dont il s'agit, c'est un maternel qui, naturellement, il fallait le dire, il fallait l'affirmer que ce maternel, il dépasse la femme qui supporte cette sauvagerie maternelle. Le maternel dépasse la femme qui supporte le maternel. Ce en quoi, la sauvagerie en question, pour terrible qu'elle soit, engendre son contraire. Cette femme, elle même, elle aime à mesure même de la sauvagerie que le maternel provoque. C'est-à-dire qu'il y a d'assuré, presque dès le départ, cette dimension si particulière de l'amour maternel. Dimension unique, qui lutte contre ce qu'il provoque lui-même. La femme qui supporte le maternel donne son amour, l'oblativité de son amour, cette particularité de cet amour, parce que le désir qu'elle met en jeu a une dimension sauvage, en effet. C'est en fonction de ce don d'amour qu'une libération se fait par rapport à cette sauvagerie et, finalement, grâce à cette sauvagerie elle même.

J'avais lu un texte de Platon juste avant, où Phédon emploie un terme vraiment tout à fait amusant et je crois très important et très intéressant ; Phédon parle du contre-amour. Ça veut dire qu'une personne est follement aimée par son amant et cet amant, le fait qu'il lui porte un tel amour, ça va lui permettre d'avoir une grande énergie ailleurs. Il ne va pas rendre l'amour à la personne qui l'aime mais ça va lui donner beaucoup de liberté par ailleurs. Je crois que c'est un terme tout à fait intéressant pour comprendre quelque chose d'aussi important que le passage de l'endogamie à l'exogamie. Comment l'amour maternel, et pas seulement l'amour maternel d'ailleurs, aussi bien l'amour paternel, donne une énergie, une force suffisante pour lever l'inhibition que provoque le désir d'aller en dehors de la famille. Grâce à l'amour on peut fuir cet amour et aimer en dehors. Lever d'inhibition qui est quelque chose de tout à fait distinct du symptôme. Alors ça, c'est un point qui me paraît vraiment frappant dans un certain nombre d'histoires cliniques dont fait état Anne.

C'est ce moment où il y a quelque chose de l'action qui est possible. Je vais dire tout à l'heure les questions que ça m'a posées. Il y a déjà ce point donc, et c'est important que ce soit assuré dès le départ. C'est-à-dire, ce qui donne le courage de partir sans peur, sans crainte d'être abandonné. Sans culpabilité d'être abandonné, plus exactement. Culpabilité qui revient dans un certain nombre de cas cliniques qui sont rapportés. C'est à partir de là que l'on peut mieux situer un certain nombre de termes qui sans ça restent coincés dans la neurophysiologie. Par exemple, le terme de Freud : Hilflosigkeit, le sans recours, la détresse, on peut rabattre ça facilement sur la détresse physiologique du nourrisson. Le pauvre, il ne peut pas bouger tout seul... Et si on ne voit pas ce jeu du désir et de l'amour, et bien, ce terme reste coincé dans la physiologie, dans la neurophysiologie. C'est simplement la prématuration. Mais ce qui fait le fond de la détresse, c'est quoi ?

Le fond de la détresse c'est la nécessité pour l'enfant qui est, à ce point, déterminé par le désir de l'autre, à ce point désiré d'avant même sa naissance par quelque chose qui le submerge et le dépasse complètement, de dire " non ". C'est d'ailleurs ce qu'il manifeste tout de suite pas le cri. Le cri sans raison autre que ce " non " à ce déterminisme. Le fond de la détresse, c'est d'avoir à dire " non " à cela même qui a amené à la vie. Et comment est-il possible de dire " non " à cela sans cet amour qui vient palier à ce désir d'avant la naissance. D'où l'importance, je dirais, de cette particularité de l'amour maternel qui permet d'aller ailleurs. Ce qu'on trouve dans un certain nombre d'histoires cliniques qu'on peut lire dans ce livre et qui montre comment, de façon tout à fait tranchante, que l'inhibition peut être levée grâce à ce qui est défini comme un concept au départ.

Le terme de promesse, en fonction de la lecture que j'ai faite, la promesse de l'amour maternel c'est l'autorisation de trahir cet amour lui-même. Possibilité de trahir sans laquelle la

culpabilité sera trop forte, trop écrasante. C'est-à-dire quelque chose qui soit toujours à lever, quelque chose qui va border ce qui nous détermine une fois pour toute, hors du temps.

Pour ma part, je ne dirais pas que cet espace est préœdipien mais c'est une condition de possibilité de l'Œdipe. C'est-à-dire qu'il est avant, si on veut, mais avant au sens aussi bien de " en avant ". Toujours là, toujours hors du temps. C'est-à-dire ce qui vient dire " non " avec les armes du meurtre, avec les armes de la trahison, c'est-à-dire les conditions de l'exogamie. Cette subjectivation c'est le refoulement même de ces moyens de dire " non " au déterminisme et, donc, qui appartient de cette façon-là seulement à ce qui a été appelé d'abord sauvage, à ce qui a été appelé sauvagerie. Mais vous voyez que cette sauvagerie c'est le résultat de la civilisation. Ce n'est pas une sauvagerie d'avant, sinon au sens d'avant ce qui borde tout le temps. On ne peut pas dire que la sauvagerie ne borde pas tout le temps. La sauvagerie, là, on la comprend, on l'intègre, on la comprend comme le malaise dans la civilisation tout seul. Ce que j'ajouterais ici c'est un point qui est en ordre dispersé dans ce livre, mais c'est important de le noter, c'est qu'il faut bien qu'il y ait un sujet de ce refoulement. C'est un acte, ce refoulement, qui fait qu'il y a de la sauvagerie qui est avant, en avant. Mais, en revanche, ce qui n'est pas certain, c'est que ce sujet porte un nom. Il y a une nuance extrêmement importante et, rien que pour ça ce livre a beaucoup de valeur, parce que cette distinction est donnée en ordre dispersé avec, encore une fois, un glissement, une hésitation sur sa position théorique.

Par exemple, au début du livre (page 29) il y a cette question sur le fait qu'il y a bien la présence de quelque chose mais peut être qu'on ne peut pas encore appeler ça un sujet. Et puis après ça, il y a quelque chose de tout à fait différent, c'est là cette citation que je ferais mais comme je trouve qu'elle a beaucoup de poids et je trouve que c'est une vraie question posée grâce à une citation biblique. La citation est la suivante : " le nom est un secret qui ordonne l'existence de celui qui le porte et le lieu du secret que seul le dieu connaît car la singularité d'un sujet s'y résume en un seul signifiant, le nom propre. " Il y a donc distinction entre le fait qu'il y a un sujet et le fait qu'il porte un nom. Parce que ce n'est pas gagné qu'il porte un nom. Il doit y avoir du sujet qui ne porte pas son nom, qui n'arrive pas à prendre son nom. Alors ça, je crois que c'est la clef de pas mal des histoires cliniques qui sont rapportées dans ce livre. Il y a plusieurs endroits où cette question qui me semble si importante est située et interrogée.

Ce qui m'a intéressé également dans les histoires cliniques c'est, je dirais, leur atypie constante. Cette atypie, je la trouve très intéressante du point de vue des interventions mentionnées de l'analyste. C'est-à-dire que, bizarrement, ce sont des interventions qui viennent à propos mais qui sont pourtant toujours déplacées. Par exemple dans une des histoires cliniques qui s'appelle " le territoire des morts ", il y a une histoire de rêve d'une femme accompagnée d'un enfant de cinq ans dans un wagon rempli d'hommes nus et il n'y a pas de conducteur dans le train. On s'attendrait à des commentaires rapprochés sur la présence de cette femme et sur ces hommes nus, c'est le rêve que fait une patiente atteinte d'une migraine, l'intervention vient de manière un peu décalée après un questionnement sur le " cinq " de cinq ans, la durée elle-même, qui amène à l'histoire de la mère. C'est-à-dire que c'est à partir de la mère qu'il y a un questionnement. Ce n'est pas vraiment une interprétation mais dans les faits, pourtant, cette interprétation va lever la migraine.

C'est tout à fait atypique parce que ça vient sur une intuition de l'analyste qui n'était pas absolument commandée par le dire, ou du moins pas par le dire rapporté du patient. Même chose, par exemple, pour une autre patiente dans le cas qui s'appelle " mathématique de

l'absence " où la patiente en question vit dans une présence constante de la mort, présence contre laquelle elle lutte compulsivement avec une compulsion des chiffres ou une compulsion du mathématique, des équations. Là encore, on a une atypie de la cure, si ça veut dire quelque chose, c'est qu'à un moment donné l'analyste interroge sur les chiffres, sur les équations, sur la mathématique qui est en jeu, et se demande, au même moment, si elle n'est pas en train de sortir de ce que c'est qu'une cure psychanalytique. Donc atypie et, au moment même de l'atypie, semble-t-il, l'efficacité de ce dérapage possible qui tient puisque que ce qu'il en ressort c'est des souvenirs sur ce que symbolisent les chiffres et les équations puisque ce sont des symboles opportuns d'interroger tout simplement parce qu'elle a un certain nombre de remémoration à propos d'un frère qui a subi un accident. La culpabilité de cette personne qui cherche à compter, représente l'angoisse de la mort.

Alors maintenant, juste un point ou deux qui, comme je le disais tout à l'heure, m'ont un peu bousculé dans mes certitudes provisoires. C'est l'histoire de cette personne, Sara, où manifestement, le problème de la perversion féminine est posé. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que la perversion est plutôt réservée aux messieurs, à la lecture d'un certain nombre de cas clinique de perversion. Ça pose donc plusieurs questions. D'abord le fait que ce soit réservé aux messieurs, premièrement et secondement sur le sadomasochisme, c'est-à-dire sur ce qu'il y a de structural dans le sadomasochisme.

Je veux dire par là que le bombardement pulsionnel a comme conséquence une position du désir coordonnée, branchée, articulée avec ce type de dégageant sadomasochiste qui intéresse peut-être, d'une façon ou d'une autre, toute structure.

Je dirais que c'est dans ce point-là qu'on voit peut-être le mieux l'opposition amour/désir parce qu'il y a toujours une dimension un peu excitante dans le sadomasochisme en contre point d'un amour qui, lui, cherche à éradiquer la dimension sadomasochiste. Peut-être qu'il y a une petite tendance dans le commentaire d'Anne Dufourmantelle à minimiser cette constance, de la violence du désir par rapport à l'amour.

Autre question importante soulevée, pour moi, par ce livre, c'est l'histoire de " Malika " à propos de la boulimie et de l'anorexie. Ça m'a fait réfléchir sur le rapport à la toxicomanie parce que, d'une certaine façon, la prise de toxiques à des degrés divers a comme motif la levée de l'inhibition à agir. L'inhibition à agir qui, comme je l'ai dit tout à l'heure, a comme motif principal le défaut d'amour. La visée du toxique étant de surmonter cette inhibition qui est autre chose qu'un symptôme. Un symptôme, c'est directement occasionné par le désir. Le résultat de l'opération, c'est de situer, de mettre le manque physique à la place de la cause du désir. C'est pratique. On se marie avec la bouteille plutôt qu'avec sa dame. C'est tout à fait, je dirais, le mouvement toxicomane lui-même. Ce qui fait que ça va amener à cette réflexion, en lisant cette histoire-là, que c'est comme si la nourriture était une demi-toxicomanie, en quelque sorte. C'est-à-dire qu'il n'y a pas l'effet de la nourriture comme si c'était une drogue, mais, en tout cas, la nourriture vient à la place du manque organique qui remplace lui-même la cause du désir. Il y a tout un passage qui montre bien comment le défaut d'amour de la mère a permis de mettre en marche ce rapport spécial à la nourriture et au manque.

La position de l'analyste qui est illustrée en conclusion me semble-t-il, n'est pas concordante avec ce qu'on intuitionne de ce qu'est la position effective d'Anne pendant ses cures. Je dirais que c'est, là encore, un point tout à fait oxymorique de ce qui est écrit. L'analysant est décrit comme fondamentalement, celui qui a peur d'être abandonné par

rapport à l'amour maternel. Peur de ne plus avoir de protection, de référence, alors que dans le développement, on a vu à plusieurs reprises que c'était, au contraire, la culpabilité d'abandonner qui fixait la névrose. Ce qui fait que, avec ces seules prémices - mais ils vont être contredit deux pages plus loin - on a l'impression que l'analyste est celui au près duquel on vient chercher refuge, l'analyste est une bonne personne. Il y a un problème parce que ça couvrirait complètement la question du désir de l'analyste. Pourquoi il fait ce qu'il fait ? C'est pas parce qu'il est une bonne personne. C'est en rapport avec son propre désir et tout le matériel attendant qui généralement est assez copieux et fait que les analyses sont si longues. Donc, il y a ce point mais qui est contredit, comme je le disais dans le texte deux pages plus loin, parce qu'il y a une citation, une référence à Spinoza, à notre compagnon de route qui parle de l'acte et ce qui est amené c'est que grâce à l'acte, c'est-à-dire la position du sujet qui en fin de compte abandonne, la peur se retourne. Ça c'est marqué dans le texte lui-même. Donc on voit bien qu'il y a un retournement de position, grâce à l'acte, qui permet de passer de la Chose aux choses. La Chose, au singulier avec une majuscule, aux choses à la puissance du monde,. C'est-à-dire que c'est l'acte du sujet qui est conscient.

Spinoza excommunié, comme le disait notre compagnon, comme Freud à sa manière, d'une certaine façon, à cette différence près que Freud a compris le rôle refoulant de l'acte qui fonde la subjectivité. Excommuniés tous les deux, c'est un destin qui n'est pas si cruel pour les analystes d'être dans une telle situation.